

NOUS MARIONS VIRGINIE

BOUFFONNERIE PARISIENNE

I

Par une matinée de l'hiver dernier, un homme se tenait debout et immobile, au beau milieu de la place de l'Odéon. A terre, devant lui, il avait posé son chapeau à plat sur les bords.

Et il semblait attendre.

Profitions de son immobilité pour exquissier le portrait de cet individu, âgé d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux gris se dressaient en un énorme toupet au-dessus d'une longue face jaune, ravagée par la misère et les privations. Cette tête aurait appelé aussitôt la pitié sans son petit œil vif, joyeux et dénotant cette philosophie qui fait gaiement supporter le malheur.

Il était complètement vêtu de noir, mais, hélas ! quel noir ! Le temps et l'usage avaient rendu à peu près gris le vieil habit taillé à la mode de 1840, qu'il portait soigneusement boutonné, sans doute pour dissimuler l'absence de linge.

En le voyant grave et raide sous ses haillons noirs, avec un mouchoir qui avait la prétention de jouer, autour de son cou, le rôle d'une cravate blanche, on aurait pu se croire en présence d'un notaire qui a eu des malheurs.

Done un curieux s'arrêta ; à côté de lui en vint un deuxième, puis un troisième et, en dix minutes, le chapeau et son maître furent entourés d'un cercle de commères, de badauds, de soldats qui tous, l'œil sur le couvercle leur montrant son dessus pelé, se disaient, fort intrigués :

—Que cache-t-il sous son chapeau ?

Deux jeunes gens, l'un brun, l'autre blond, tous deux jolis garçons, s'étaient glissés au premier rang des curieux.

Le chapeau produisit aussitôt son effet sur le spectateur brun.

—Pourquoi met-il son castor sur pavé ? demanda-t-il à son ami.

—C'est peut-être pour s'asseoir quand il est fatigué ? Car tu dois remarquer qu'on a oublié de meubler la place de l'Odéon, reparti l'autre.

Satisfait sans doute du nombre d'auditeurs, l'homme se moucha, releva ses manchettes, puis il salua à la ronde en commençant ainsi :

—Jeunes beautés, laborieux citadins, intrépides guerriers.—Curieux dès l'enfance, j'ai beaucoup voyagé. Un soir, dans l'Inde, que je me promenais sur les bords du Gange, je vis venir à moi, sans autre vêtement qu'un tambourin, à cause de la chaleur torride, une belle et jeune femme qui essayait un pas de valse. Soudain, le pied lui glisse et elle disparaît dans l'humide empire.

A ces mots de l'homme au chapeau, un frisson de terreur courut dans le groupe qui l'écoutait.

Insensible à ce succès oratoire, celui qui avait beaucoup voyagé continua :

—En la voyant rouler dans les flots, je n'écoutai que mon courage et, sans même quitter une livre de sucre que je venais d'acheter, je plonge dans le perfide élément et j'ai le bonheur de la ramener sur le gazon . . . moins frais que ses jeunes appas. Je cherchais ma pipe pour la lui faire respirer, quand soudain quatre cavaliers . . . et des plus beaux ! . . . à la poitrine chargée,

“ de diamants, accourent sur moi à fond de train.—
“ toi ! s'écrie celui qui en était le plus chargé, ô toi qui
“ as sauvé ma fille ! bel étranger, que veux-tu ? Je suis
“ le roi. Parle ; la moitié de mon royaume est à toi . . .
“ sans compter ma fille.—Non, Sire, dis-je à cet Hindou-
“ tan, un Français ne se met à l'eau que par propreté ou
“ par désintéressement.—Quoi ! tu ne veux rien ? s'écria-
“ t-il en s'arrachant les cheveux avec désespoir, laisse-
“ moi au moins te rembourser ton sucre qui a fondu ?—
“ Non, Sire, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien.—
“ Ah ! ces Français sont tous les mêmes !!! bégaya-t-il
“ avec admiration . . . ”

—Dis donc, Paul, il aurait dû demander un habit neuf ? souffla le jeune homme blond de l'auditoire à son ami.

—Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'il y a sous ce chapeau, Ernest ; j'ai une idée que c'est un lapin, répondit celui qu'on appelait Paul.

—Un lapin ? oui, c'est possible . . . alors un lapin tout cuit, et il a mis son chapeau dessus pour le tenir au chaud.

Cependant le propriétaire de la dite coiffure poursuivait le récit de son aventure.

—Le roi se roulait à mes pieds en criant : de grâce ! noble Français, demande-moi quelque chose . . . un souvenir, une babiole . . . accepte seulement dix millions.—Sire, un mot de plus à propos d'argent, et je m'éloigne, dis-je avec un accent indigné.—Ah ! j'en mourrai ! soupira le roi plein de respect pour ma belle âme . . . ”

Après un instant d'hésitation, l'homme au chapeau baissa le ton et continua, comme s'il faisait une confidence à son auditoire :

—Je vous l'avouerai, messieurs les militaires, je fus vaincu dans cette lutte de générosité, car je me laissai attendre et je pris le monarque en pitié.—Eh bien, Sire, lui dis-je, puisque vous l'exigez, je vous demande une chose.—Laquelle ? beugla-t-il en se relevant d'un bon joyeux qui le remit à cheval : laquelle ?—SIRE, C'EST LA RECETTE DE LA POUDRE AVEC LAQUELLE VOUS NETTOYEZ VOS CHANDELIERS !!! ”

En même temps qu'il disait ces mots sans rire, le conteur s'inclina vers le chapeau qui intriguait tant l'assistance, le souleva et découvrit un chandelier dont la partie supérieure resplendissait d'éclat, tandis que le bas était noir de malpropreté. Il remit le chapeau sur sa tête, et plongeant la main dans la poche de son habit, en tira une poignée de petites boîtes et reprit :

—Cette poudre, la voici. Combien vaut ce secret de roi ? me demanderez-vous. En Allemagne et à Madagascar, j'ai refusé mille francs de mes boîtes ; mais à des compatriotes, je ne demande que cinq sous. Achetez, achetez, c'est un conseil de père que je vous donne et vous ne trouverez cette poudre que chez moi, Nicod Borax, seul propriétaire du secret, ainsi que l'atteste un parchemin du roi indien, que j'ai déposé à la Banque. Avec cette poudre, on nettoie indifféremment les chandeliers, l'argenterie et les dents. Cinq sous ! cinq sous ! ne vous étouffez pas ! chacun aura son tour.

Mais la recommandation de ne pas s'étouffer était complètement inutile, car la foule, aussitôt le mystère du chapeau connu, s'était éclipsée en riant.

—Saperlotte ! murmura Borax en voyant s'éloigner le public, voilà mon déjeuner qui s'envole ! Justement ce matin, j'ai une faim . . . quelle faim ! . . .

Parmi les rares fidèles restés sur la place se trouvaient